



**2^{ème} Journée régionale de formation
des personnels des MAS/FAM
11 Octobre 2007 au Palais des Arts, Vannes**

**La relation : une création
Comment rendre parlant ce qui fait signe sans mot dire**

Nathalie WOOG de CACQUERAY, philosophe, psychothérapeute

Le moment de clôture de cette journée se propose un double objectif : faire une récolte d'apports, témoignages et réflexions qui l'ont marquée et les inscrire dans un ensemble comme on constitue un recueil. Ce recueil envisage d'articuler ces données à quelques définitions et repères théoriques préalables pouvant aider chaque professionnel à réinjecter du sens à ses interactions avec les personnes qu'il accompagne au quotidien.

Tout d'abord, les questions qui m'ont retenue à l'annonce du projet de cette journée et au cours des échanges à son propos sont les suivants :

- La négativité serait-elle sans valeur ? Car il faut partir de la déficience en tant que marquée du signe *moins*.
- Peut-on créer *avec du moins* ? Qu'est-ce qu'une création ?
- Pourrait-on envisager la relation humaine comme une création, à partir de variables et d'inconnues, disponibles même là où on la penserait *le moins* spontanément en ces termes ?
- Que suppose l'idée de « faire signe », délibérément ou pas ?
« Rendre parlant » un signe, n'est-ce pas toujours habiter un espace humain, même hors langage ?
- Quelle place l'Institution donne-t-elle au professionnel et au résident, conjointement ? Car celle-ci représente ce tiers sans lequel aucune relation ne saurait s'instaurer entre deux.

1) La négativité :

Quand on parle de « petits riens », puisque telle est la matière d'une observation fine, il faut d'abord s'arrêter sur le mot « rien ».

Il vient du latin *res* qui signifie chose, bien, propriété, possession, affaire. Par exemple : *sans rien* dire = sans dire *une chose ou une autre*.

Mais il se trouve que le mot *rien* s'est très vite imposé en français avec *ne*, dans des phrases dans lesquelles la négation retire toute valeur propre à la chose dont on parle. Ex : *Tu n'es rien pour moi*. C'est la négation qui transforme cette réalité que tu es (*res*) en absence de réalité (= pour moi, ce que tu es ne compte pas).

Dès lors, *rien* renvoie à *l'insignifiance* du sujet de la phrase. Il faut donc relever que « rien » désigne désormais l'absence d'importance accordée à la réalité dont il est question. Ainsi « les petits riens » sont des choses, comme le mot *res* l'indique, des choses, des gestes, des attentions, des manières d'être qui existent bien, mais auxquels, d'ordinaire, il n'est accordé aucune considération.

Peut-être justement est-il très instructif de s'arrêter sur ce à quoi l'on n'accorde pas de prix, car ce n'est certainement pas parce qu'une chose est estimée sans valeur qu'elle n'en aurait aucune !

Peut-être même ce qui compte le plus, dans l'ordre humain, est-il toujours inquantifiable.

Les « petits riens » sont donc de petites absences de forme prévisible, prédéterminée, attendue : des intentions fines, des messages discrets qui peuvent passer inaperçus pour l'extérieur.

Deux philosophes se sont penchés sur ce pan de réalité dont on pourrait dire qu'il est *sans prix*, au sens où sa valeur est inestimable.

- Vladimir JANKELEVITCH a écrit Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien, dont il dit que « c'est sous cette forme que choisissons de se faire connaître les choses les plus importantes de la vie. »
- Stanislas BRETON est l'auteur de Rien ou quelque chose. Dans ce livre, il s'intéresse aux « pauvres » du langage, à ces petits mots qui « manquent d'être » - tels *il y a, quelconque, cela, quelque chose, rien...* - à ces « figurants qui ne paient pas de mine », figures de l'insignifiance, « délaissés de la philosophie » dont il veut faire l'apologie, car tous « trahissent une certaine affinité avec les maîtres-mots du langage philosophique ». De fait, leur caractère impersonnel, anonyme, les rapproche de ce qui échappe au discours *par excès de sens*, tout autant qu'ils semblent n'y participer que faiblement par *défaut de sens*. En un certain point, les extrêmes se touchent.

Cela veut dire que parfois, peut-être plus souvent qu'on le pense, ce qu'on appelle un rien, c'est un événement qui, l'air de rien seulement, peut changer la face d'une situation, même d'une vie. Pensons à la « nuance », de même famille que nuée, nuage, nébuleux. Tout sauf une couleur franche, elle modifie à peine la chose, teinte ou expression qu'elle affecte avec tact. Mais elle seule rend sensibles les différences sans lesquelles le traitement du monde est brut, et rude le traitement de l'autre, même sans exercice positif de la brutalité. Par exemple, que connaissent bien de la neige, pour un esquimau qui dispose de 70 mots pour en nommer les états, les cultures qui la disent en deux mots, ou en trois ?

Il se trouve justement que Jankélévitch est un musicien et Stanislas Breton a écrit Poétique du sensible pour rendre hommage à la banalité apparente du monde quotidien dans lequel nous sommes vivants. Car elle est indissociable du monde auquel tend notre désir, désir par quoi nous sommes les vivants que nous sommes.

Peut-être que « les petits riens » de l'ordinaire de la vie partagent avec les figures de l'insignifiance du langage, cette ouverture sur la dimension poétique de l'existence qui, seule, lui donne son amplitude réellement humaine. Notons que « peut-être » fait lui-même partie de ces mots de rien ! Car qui dit « peut-être » admet une possibilité qui n'exclut pas l'autre possibilité : « peut-être pas »... Quelque chose de la délicatesse s'exprime par une proposition qui n'interdit pas sa négation, comme autre possible.

Le texte de présentation de cette journée s'interroge sur les articulations entre les « dire » et les « faire » en M.A.S. et F.A.M. On peut ici relever des expressions de la langue française comme faire attention ou faire sens. Dans les deux cas, il ne s'agit pas de *faire quelque chose*, il s'agit même de *ne surtout pas* s'activer. Celui qui fait attention comme ce qui fait sens *fait preuve* de prévenance, c'est-à-dire se préoccupe préventivement de la suite, prévient, prend soin de ce qui se passe et qui pourrait passer sans personne pour s'en apercevoir. Mais il n'est pas directement acteur, en l'occurrence.

Il me semble que faire attention aux dire de la langue, déjà, à la polysémie des mots, c'est écouter finement et apprendre que dans l'absence de précision formelle, l'absence d'évidences, il y a place pour l'interrogation, la richesse des associations libres, la recherche des significations, toujours particulières, de tout élément de détail.

Il peut paraître contradictoire d'avoir d'autant plus à s'occuper des mots qu'on a affaire à des personnes auxquels ils font défaut ; mais non, finalement. Plus quelqu'un manque de capacité à s'exprimer, plus celui qui y prête attention se met « en travail », par transfert de tâche, pour comprendre ce qui ne se formule pas directement et en accoucher, en quelque sorte. Ainsi, pour l'enfant – qui, étymologiquement, est non parlant, tel le nourrisson – la mère part en quête de ce qu'il pourrait bien avoir quand il pleure : qu'est-ce qui lui manque ? Qu'est-ce qui lui procure une gêne ? Qu'est-ce qui lui arrive donc ? Elle n'a de cesse qu'elle ait enfin trouvé. Dé- crypté. La crypte est une grotte où ce qui s'y trouve caché est aussi bien mis à l'écart, rendu tabou, abandonné que mis à l'abri, protégé. Tel est le sort du sens dont la lettre est perdue. Il nous faut apprendre à nous figurer ce que quelqu'un ne peut pas nous présenter sur un plateau

Toute la question consiste à chercher à déchiffrer, en évitant la violence de la négligence comme celle de la chosification d'un sujet de l'humanité, en tant qu'*objet* de soins. Faire apparaître ce qui ne se voit pas sans forcer : ne pas laisser en plan, c'est-à-dire à l'état d'esquisse, sans réalisation ; mais ne pas s'imposer. Voie étroite, parce que précise !

C'est autour de ce thème qu'ont échangé les participants de l'atelier 1. Le maître-mot de la recherche, quand il s'agit de « décrypter, recueillir, partager, traduire ce que nous dit une personne en l'absence de communication orale », c'est bien « peut-être » ! Car le risque serait de « se raconter des histoires fausses », alors même que, pour se figurer quelque chose qu'aucun propos ne rend clair, il faut se raconter une histoire tout de même, l'histoire de ce qui se passe, met une puce à l'oreille, envoie des messages. Après bien des phrases dites dans cet atelier, j'ai souligné celle-ci : « La difficulté, c'est...la relation

humaine, *que* la relation *soit* humaine. » Autrement dit, pour que relation il y ait, c'est à moi de rendre humains des messages qui n'en seront que si je les lis comme tels.

D'ailleurs, *décrypter* – qui pourrait se doubler de *déchiffrer* - *recueillir*, *partager*, *traduire* ne sont-ils pas des verbes qui parlent de littérature, d'interculturel et de transmission ?

2) Création par le travail du négatif

En citant V. Jankélévitch et S. Breton, nous avons évoqué l'art – musique et poésie. Art et artisanat sont des *artifices* au sens tous deux produisent, chacun dans son ordre spécifique, ce qui n'existe pas comme donnée naturelle, et ne verra pas le jour sans quelqu'un pour se mettre à l'ouvrage. Pour mettre en œuvre une matière ou une autre, brute dans tous les cas, et en faire survenir quelque chose d'*autre*.

Il n'est guère courant de rapprocher le sanitaire et social de cet aspect de l'existence des hommes ! Mais partir de n'importe quelle matière qui est là, de ce qui se passe sous nos yeux si l'on y prend garde, de ce qui se prête volontiers à ce que nous en « fassions quelque chose », que nous en fassions justement ce qui n'est pas là, ce qui demande à se passer, ce qui manque, n'est-ce pas inventer ? Créer ? Partir de l'absence, du défaut de... (« *Faute de grives, on mange des merles.* »)

De même qu'un panier sort d'un champ d'osier, mais pas tout fait, de même tresse-t-on du sens avec ces phénomènes bruts que sont, en soi, des cris, des postures, ces diverses modalités de « tirages de langue » dont vous avez parlé en grand groupe.

C'est de l'artisanat, au sens où il y faut du doigté et où la méthodologie, le discours sur la méthode, ne suffit pas. C'est un exercice, et c'est à leurs seuls effets que se mesure la pertinence des observations, des interprétations qu'on tente, risque. Peut-être cela veut-il dire que... ? Peut-être pas. A voir... On fait des essais, des vérifications. C'est une forme empirique de recherche.

C'est de l'art, au sens où les *artes*, en latin, voulaient dire *façons de s'y prendre*. Façons de s'y prendre, aptitude, habileté, par opposition aussi bien à qualités innées, dons exceptionnels qu'à techniques éprouvées. Ces façons, propres à chacun, ouvrent un champ qui excède l'accomplissement de tâches par un soignant.

De ce point de vue, même lorsqu'on se trompe en cherchant ce que veut dire une attitude, une prostration, une excitation, on est entraîné de tendre à rendre intelligible un comportement, ce sans quoi nul plaisir ne sera au rendez-vous du travail.

3) La relation :

De ce qui précède, nous pouvons retenir maintenant l'élément manquant, absent – l'en creux, le négatif, le non verbal entre autre – comme invitation à lire comme signifiant tout ce qui peut en être symptôme. Le symptôme manifeste le non-dit d'un mal-être par quantités d'expressions possibles, expressions qui sont un détour mais coïncide foncièrement, nécessairement, avec le dit impossible.

Pour rapprocher de notre monde courant les personnes lourdement handicapées, sans doute faut-il commencer par remarquer que chacun d'entre nous, tout parlant qu'il soit capable d'être, vit en même temps sous ce mode, symptomatique. Chacun d'entre nous ignore largement ce qui l'affecte lorsqu'il se met à ranger de manière compulsive ou au contraire à perdre soudain ses clés, ses papiers, à s'irriter pour...un rien, à souffrir de douleurs sourdes ou lancinantes mais récurrentes etc.

La relation suppose un Je, un Tu pour Je, qui n'est pas un alter ego, un autre moi, mais un autre qui, comme moi, dit Je, disant autre chose que moi. Un « Tu » est autre puisqu'il n'est pas moi, mais autre *dans la similitude* de place dans l'existence. Un « Tu » est mon semblable dans l'altérité puisqu'il est mon autre et que je suis, pareillement, son autre. C'est Paul RICOEUR qui pose ainsi les places entre l'un et l'autre, dans la relation.

Relation, relier, supposent qu'auparavant distinction soit faite *entre* les deux que sont l'un et l'autre et qu'une séparation ait été opérée.

Toute relation digne de porter ce nom se pose dans un espace libre, un territoire qui n'est pas territoire occupé par l'un ou l'autre, entre des parts, des partenaires, qui s'équivalent, en tant que Je pour un Tu et Tu pour un Je, sans nulle considération d'autres valeurs à priori.

Toute relation implique conjointement une coupure, celle du propre à soi-même (seul à être ce soi-même), et participation à du commun, à la communauté universelle à laquelle tout de l'univers participe.

C'est à partir de ce double aspect qu'est à inventer, dans la rencontre de deux, un « être ensemble » qui ne revient pas à ne faire qu'un.

Avançons encore dans des généralités.

- Un ensemble peut l'être d'*individus* (la part indivisible et anonyme d'un collectif quel qu'il soit) : un essaim, une horde, une population d'immigrés, jeunes, femmes au foyer.... Un tel ensemble se borne à rassembler les éléments comptabilisables d'un même genre : genre abeille, loup ou homme. L'ordre des statistiques.

- Un ensemble peut l'être de *personnes*, auquel cas sont associés dans le même regroupement des représentants humains de catégories spécifiques auxquelles ils appartiennent, où ils occupent une place désignée qui leur revient. Ils disposent d'un nom propre les rendant personnellement reconnaissables : catégorie famille, nation, profession, propriétaire, etc. Les Durand, avec père, mère, enfant, aîné, cadet, puîné, les Français recensés, les notaires parmi lesquels on va choisir le sien... Toute personne représente autre chose qu'elle-même puisqu'elle l'est toujours à un titre particulier. Elle est, à ce titre, remplaçable par une autre personne.

- Un ensemble peut l'être de *sujets* qui se présentent eux-mêmes, ne pouvant être représentés par personne d'autre, exposés par ce que LEVINAS désigne par un visage, un visage nu que le nom personnel, à lui seul, ne dévoile aucunement.

Pour être une création, une relation exige que l'un s'envisage d'abord lui-même en tant que sujet et envisage l'autre comme tel ensuite.

Evidemment, lorsque mon *autre* est un enfant, une personne déficitaire ou vulnérable, pour quelque motif de statut ou d'état, parce qu'il m'est un Tu, j'ai à répondre pour lui de lui ; ce n'est alors qu'ainsi, dans cette dissymétrie reconnue de capacités et de besoins, que s'instaure un rapport équitable. Car l'équivalence en droit (ou égalité de droits) des sujets, qui demande que tous soient considérés comme tels, se double de l'exigence d'équité, c'est-à-dire d'attentes ou réponses *proportionnelles* aux capacités respectives, non égales par conséquent.

Si elle en est réellement une, la relation qui se crée entre une personne lourdement dépendante et un professionnel de l'accompagnement *donne*, de fait, cette place imprescriptible - mais extrêmement fragile - à quelqu'un qui ne saurait la revendiquer ou la défendre, donc qui ne saurait l'occuper autrement. Voilà qui n'est pas...rien !

C'est peut-être ici que peut être introduite la délicate question de la place des familles, dans l'accompagnement des publics des M.A.S. et F.A.M. Elle est délicate puisqu'il s'agit à la fois de préserver le statut d'adultes des résidents, en évitant toute communication avec les familles dont les résidents seraient *objet-chose*, et d'associer véritablement les familles à ce qui fait la vie de leur proche parent en Institution.

Les questions posées dans l'atelier 1 concernaient, de fait, cet équilibre à trouver. Par exemple, « quel est le droit de regard » de sa famille sur le résident ? » Personne ne contredirait « le droit à l'information », mais le regard, s'il est envisagé comme droit, n'est-il pas une intrusion ?

Est relevé qu' « une personne qui ne comprend pas ce qui se dit a cependant besoin qu'on parle d'elle. » Et me revient alors en mémoire ce mot du poète Roberto JUARROZ : « Etre n'est pas comprendre. » « Etre touché, être regardé », exister dans des échanges, dans les paroles de l'un en même temps que dans l'écoute de l'autre est vital, lorsqu'on ne peut être l'acteur de toutes ces situations qui, pour nous, vont de soi. Il s'agirait donc d'intégrer les familles relativement à la place subjective reconnue par soi et une équipe à la personne dépendante. Car elle dépend de cette place subjective accordée pour être quelqu'un dans le regard d'autres, ensemble.

Est aussi envisagée l'écriture, en matière de communication avec les familles, le risque qu'elle soit excessivement narrative, « trop dans les faits ». En effet, pouvoir *parler de quelqu'un* suppose qu'on ait autre chose à en dire que ce qui constitue l'organisation de son temps et l'état de sa santé. L'attention demande à être particulière quand ce sont de petits riens qui font événement dans une journée ! Mais les noter et les rapporter, n'est-ce pas ce qui assure qu'il y a eu *regard, égard* ?

4) Faire signe :

En matière de relation humaine, quelle qu'elle soit, c'est dans l'intervalle qui sépare deux êtres humains tout en leur étant commun qu'une histoire peut s'écrire. Se créer. C'est là que peut se manifester, pour se faire remarquer, cela qu'un autre n'a pas perçu, ne noterait pas sans cette forme d'insistance que dit le verbe re-

marquer. L'enfant qui « se fait remarquer », par exemple, attire une attention qu'on manque à lui prêter, à ses propres yeux tout du moins. C'est comme si sa présence n'étant pas marquante, à elle toute seule, il lui fallait en rajouter. Ce qu'on impute alors à l'enfant comme débordement, peut-être pourrait-on le mettre au compte d'adultes qui le laissent déborder sans en chercher la raison, ou qui le « remettent à sa place », laquelle sera une éventuelle non-placée si ces adultes oblitèrent, effacent, oublient que l'enfant est là et souhaitent que ça dure un moment !

A l'origine, *signe* était synonyme d'empreinte, de marque faite par incision, comme un *seing* laissait une marque imprimée sur un document. Tout signe cherche donc à s'inscrire sur une surface lisse comme peut l'être, aussi bien, une oreille sourde, un regard distrait. La question est alors de parvenir à se faire reconnaître, en faisant pression, pour fracturer une forme d'indifférence.

Il mérite d'être noté que le signe appartient à la même famille indo-européenne que *sagen* : *dire*, *secare* : *scier*, et *sema* : *sens*. On y voit que *le signe est un vouloir dire qui vient faire césure, coupure pour signifier quelque chose qui, sans ce signe, se noie dans l'indifférencié, un magma.*

Le signe témoigne toujours de l'existence d'une absence : on fait signe à quelqu'un à qui l'on ne s'est pas manifesté depuis longtemps, le doudou prend place là où le petit enfant a intériorisé une mère qui peut ne pas être là, le symptôme parle à la place d'une conscience claire ou de mots pour dire quelque chose qui reste en souffrance, en attente d'être trouvé et ouvert. Mais, inversement, tout signe témoigne d'une communication adressée à un autre. A un Tu.

Il fut dit aujourd'hui, à propos d'un résident difficile d'accès à une professionnelle récemment arrivée dans le service « Mais c'est quelqu'un qui communique quand on le connaît. » Remarque qui laisse entendre qu'il n'est dans la communication que pour ceux auxquels parlent ses manières d'être, ou qu'il ne fait signe qu'à ceux qu'il reconnaît. N'est-ce pas précisément cela, communiquer ? Etre en relation quand il est possible de partager de l'en- commun, ce pour quoi il faut être deux. Etre un Je pour un Tu.

Une femme médecin DAS qui suit les personnes âgées à domicile ou en Institution me rapportait récemment un épisode qui se déroule dans un Service Long Séjour. Elle est assise sans rien dire depuis 5 minutes sur le lit d'un vieil homme qu'elle regarde, simplement. Il paraît qu'il est hors champ de la communication, absent à ce qui se passe autour de lui. Soudain, alors qu'il rend le regard qui lui est porté, il laisse tomber ces mots : « Vous avez de beaux yeux. »

Le médecin du Service qui se trouve aussi dans la chambre, une femme également, éclate d'un rire narquois. La première commente : « Je sais que ce monsieur me disait qu'il trouvait beau d'être regardé pour une fois et que, pour le Chef de Service, il ne s'agissait que d'un propos déplacé. »

Voici une histoire de signes : qui est ici apte à la communication et qui ne l'est pas ?

Le handicap n'est pas toujours là où l'on croit. Les absences, de même.

Se rendre présent à qui ne l'est pas peut révéler que s'absente nécessairement celui auquel on n'adresse rien, soit-disant parce que ce serait en vain.

Tout savoir objectif, forme de connaissance par mise à l'extérieur de phénomènes en vue de leur observation, fait s'évanouir le visage du sujet qui ne se laisse pas exposer à ce genre de pratique.

En revanche, partir de là où l'on en est avec quelqu'un, démunir soi-même sans s'en trouver inquiet et considérer ce qui se passe, ouvre la voie aux signes. C'est-à-dire au « parlant » pour soi, pour commencer.

5) Rendre parlant :

Et si nous partions de l'affirmation que tout parle tout le temps ? Que le monde humain est un univers de parole adressée, je ne dis pas d'énonciations mais de signes en quête de destinataires.

Un signe dit quelque chose, quand bien même on ne le déchiffre pas. Le rendre parlant, c'est lui donner du sens, un sens, si ce n'est son sens, puis inscrire celui-ci dans un contexte dans lequel il vient prendre une place qui modifie le contexte ou que ce dernier charge de significations nouvelles possibles.

Un signe s'interprète, autrement dit demande une traduction, parle souvent une langue étrangère à celui qui le reçoit (Cf. atelier 1). Toute interprétation a un statut d'hypothèse tant que ce n'est pas l'auteur du signe qui le traduit pour vous. Ça contraint à la modestie quand l'autre ne le traduira jamais, sauf par le résultat sur lui de la pertinence ou de l'erreur de compréhension.

Chercher ce que veut dire, ou me dit en tout cas, quelque chose qui, venant d'un autre, me touche, m'affecte, me frappe, me dérange, appartient à l'entre-deux où je ne suis sûr de rien mais sûr aussi qu'il n'y a pas rien. C'est un travail de distinction et de proximité conjointement. Se laisser marquer et le remarquer. Puis s'en occuper.

L'hypothétique, ce « peut-être que... » est une ouverture : au risque de faux-sens ou même franchement de contresens, au moins une question surgit là où il n'y avait que divers faits. Des faits divers, finalement.

Un « faire », faire ceci ou cela est toujours un dire, qu'il s'accompagne ou non de mots. Certains « faire » sont des messages signifiant que leur auteur est hors subjectivité, qu'il s'adresse à des individus, des publics, voire à des personnes - personnes âgées, personnes handicapées, personnes déficientes, mais pas à un Tu pour lui. Ou bien au contraire, la même action dit tout autre chose, au travers de gestes qui pourraient sembler identiques. Cette différence, c'est exactement ce petit rien, l'insignifiant apparent de Stanislas Breton, le non mesurable où se loge l'essence même du véritable soin.

Un dit n'est pas toujours parlant. Il peut être chargé de toutes les formes d'indifférence. C'est pourquoi celui que la psychanalyse appelle « le sujet parlant » n'est pas forcément celui qui sait produire des phrases, mais celui qui a quelque chose à dire de lui au monde auquel il appartient, même s'il ne sait pas le dire, même s'il ne sait pas encore ce que c'est. Le « sujet parlant », c'est aussi celui auquel l'autre parle, même si ce dernier reste muet.

Dans l'atelier 4 où il était question d'expériences tentées en M.A.S. pour que « y vivre soit une vie », il fut dit que « le mieux-être, le plaisir de vivre des résidents, ça se sent. Analyser, oui, mais pas toujours ! » Ce retour à la perception, à la sensation comme « savoir », n'est-il pas plein de sens pour l'intelligence et donneur de sens à la vie même ?

6) La tierce place, l'Institution :

Dans son propos sur la relation comme fondement de toute éthique, Paul Ricoeur ne s'est pas borné à mettre en vis-à-vis les pronoms personnels de la première et deuxième personne. Pas de Je pouvant s'adresser à un Tu en tant qu'autre Je sans la troisième personne.

Cette troisième personne grammaticale, c'est le « il » impersonnel, dit neutre, des formules comme : Il convient de..., il ne faut pas..., il serait bien ..., il apparaît que... . Cette troisième personne, en vérité, vient en premier, précédant dès toujours tout sujet disant Je, ou Tu à un autre. C'est le « Il en est ainsi », le « C'est comme ça » de la Loi qui s'énonce pour tous, s'adresse à chacun, personne parmi les hommes ne pouvant prétendre, nulle part, en avoir été l'origine. Que la question de l'origine de la Loi pour la communauté des hommes soit référée au mythe, au totem, à l'ancêtre, au dieu tutélaire du clan ou à l'Être universel, au Dieu unique, suivant les temps et lieux, de toute façon, c'est cette Loi qui institue la communauté, donne le sens, ordonne les rapports entre les personnes, pose les interdits en tant que *dits entre* Je et Tu. C'est par elle et du fait qu'elle nous institue que Je peux Te parler.

Cette troisième personne est l'en - commun de tous les sujets, celle qui rend possible un Nous, la co-existence, la non-folie des liens entre les hommes. Inutile d'épiloguer, il suffit de voir ce qui arrive là où cette Loi fondatrice vient à manquer dans les interactions entre personnes ou peuples. Tout sujet est sujet sous cette Loi et à cette seule condition. Et toute Institution, en principe, a pour fonction d'en être garante.

Ceci étant dit, la question qui se pose ici pour le professionnel d'une M.A.S. ou F.A.M. est de savoir s'il est envisagé comme un Je pour et dans l'Institution dont il est salarié. Et plus largement encore, si le cadre des politiques sanitaires et sociales auquel cette Institution ressortit lui assure au-delà du discours la possibilité de sauvegarder les conditions d'une relation véritable, entre professionnel et résident, parmi toutes les autres relations qui y affèrent.

Le Dossier 3 du Lien social du 22 mars 2007 est un reportage : « Stress et angoisse dus à la pratique professionnelle ». Il présente un « Dispositif à l'écoute des Travailleurs Sociaux ».

On y apprend la création par le pôle solidarité du Conseil Général du Pas de Calais d'un Service Départemental d'Accompagnement Professionnel Personnalisé. La finalité de ce SDAPP est l'amélioration du Service Public et la qualité des prestations rendues aux usagers. On lit : « *Très vite, il apparaît que pour mieux travailler, il faut au préalable se sentir bien dans son poste.* »

Faut-il créer un SDAPP pour faire cette découverte ?

L'article se poursuit : « *Emergent les plaintes récurrentes des professionnels quant à la souffrance au travail. L'administration décide donc de se pencher sur cette fatigue lancinante qui provoque la démotivation, le découragement, le sentiment d'incompétence qui... se traduisent par une tendance à la déshumanisation, à des attitudes dures et négatives vis-à-vis des usagers...* »

N'a-t-on pas le sentiment d'un malaise étrange à cette lecture ? La « traduction », c'est-à-dire le symptôme – de la souffrance des professionnels au travail semble seule poser problème, puisque l'objectif du Service d'accompagnement professionnel personnalisé vise l'amélioration du service rendu par les professionnels.

Si c'était un réel souci des sujets humains qui animait le dit Pôle de Solidarité, serait-il possible tout d'abord que la souffrance des prestataires de services soit un scoop pour le Conseil Général, alors que nul ne l'ignore partout où un Travailleur Social s'exprime dans le contexte social présent ?

Serait-il pensable ensuite qu'il faille traiter la démotivation, le découragement et le sentiment d'incompétences des professionnels *parce qu'ils nuisent* aux usagers seulement ? Ne se dit-on pas plutôt que les professionnels semblent ici devoir offrir toute satisfaction à des usagers qui sont surtout envisagés comme clients, dans une économie de marché où la priorité, non dite par l'administration, est de se maintenir financièrement compétitif ? Dès lors, personne, ni le bénéficiaire du service ni le prestataire n'est pris en considération *pour* ce qu'il est, pour ce dont il a besoin et ce qu'il dit ; le professionnel est instrumentalisé par un système pour lequel le client est roi parce qu'il lui est nécessaire.

Relativement à tout ce qui fut dit aujourd'hui, d'un point de vue éthique, un tel système est un monde à l'envers, ce qui suffit à rendre compte d'une large part de la souffrance des professionnels dans le champ sanitaire et social aujourd'hui. Car la perte de motivation, de cœur à l'ouvrage et du sentiment de sa compétence est un effet de système avant que d'être source de baisse de qualité de service rendu. Il importe donc de ne pas prendre un symptôme pour une cause, sans plus, qui l'ignorera encore ?

Dès lors que le tiers instituant assure sa fonction (ceci théoriquement), la confiance d'équipe demande à s'établir, car elle n'est jamais une donnée.

« On n'est pas parfait ! », avons-nous entendu. Non seulement il faut le reconnaître, mais il s'agit plus encore de s'arracher à cette représentation du « parfait » comme étalon de mesure de la qualité de notre action, car il est étranger à la vie, interdit d'envisager que « la perfection de l'homme, c'est d'être perfectible » (Ricoeur). Dire cela, c'est s'intéresser au développement, partir de là où l'on est, voir *ce qui laisse à désirer* comme ce qui permet en effet de désirer quelque chose, à l'endroit où l'on constate ce qui fait défaut.

Quelqu'un a dit dans la salle : « Alors il n'est plus question de ce qu'on pense mais de ce que *peut* être l'autre. » C'est vrai du résident, mais c'est aussi vrai de son collègue ! Dans l'atelier 4, il a été question « des professionnels qui ont évolué », à l'occasion d'expériences nouvelles dans un Service en lien avec l'extérieur : « Ils nous étonnent, les potentialités sont impressionnantes ; c'est nous qui nous laissons surprendre. Nous nous méprenions sur ce qu'ils étaient. Quel malentendu ! Nous les prenions pour un autre... Quand on sort du poids de l'histoire de son Institution, s'autorisant à être surpris, *les petits riens font plein de petits* ».

Dans l'atelier 3, tout un temps d'échanges s'est déroulé et construit autour des « résidents qui font parler d'eux dans les réunions, mises en commun, lieux de parole divers, comme symptôme de l'Institution. Mais, finalement, *ils sont signes de nous, c'est de nous qu'ils parlent*. Ils nous amènent à nous voir ».

Dire cela, c'est être assez en sécurité entre collègues pour se laisser interroger, soi, par les états des résidents qui nous interrogent, parce que prendre en compte les variations d'humeur et s'impliquer, c'est sortir de « la rationalisation qui chosifie le résident, du mot qui le définit, le réduit », et, enfin, le fige.

Quand c'est le résident privé de langage qui se met à parler de nous, c'est vraiment que l'Institution et les personnes qui y travaillent sont en bonne santé ! Nul doute que les résidents le soient aussi, du point de vue qui nous rassemble ici.

Il est sûr cependant que le travail en M.A.S. est éprouvant. « Comment survivre ? » Et les réponses qui furent données concernaient toutes *le sens* à chercher, dans toutes les circonstances où un comportement de résident peut donner lieu, par exemple, à une escalade dans l'agitation et la violence ou à l'apaisement du résident *et* du soignant.

Une piste pour tout un chacun dans cette remarque : impossible d'observer quelqu'un qui bénéficie de nos services sans constater que nous participons activement à ce que nous observons, que les états des résidents nous affectent et que ce qui se passe pour nous les affecte pareillement. Ainsi, c'est bien la relation qui se révèle être le lieu de convergence du sens, du soin, d'une ouverture sur du mieux-être, de part et d'autre.

Pour finir sans que ce soit conclure :

On a beaucoup dit partout dans les espaces éducatifs et thérapeutiques qu'il faut « partir de la demande du sujet », qu'il ne faut pas « se mettre à la place d'autrui ». Evidemment, il n'est pas question de partir de ce qui serait sûrement bien pour quelqu'un du seul fait qu'on en serait certain tout seul ! Pas davantage

question de prendre sa place pour en occuper deux et lui, aucune. Mais lorsque aucune demande explicite ne peut être attendue, comment ne pas partir en quête de celle qui peut bien exister ? Comment ne pas chercher à se figurer ce qui ne nous parvient que par les représentations qu'on se fait de signes dont on n'a pas la clé, au commencement ?

Interpréter, c'est associer une image à un phénomène *pour* qu'il se mette à signifier quelque chose pour nous. Mais c'est bien aussi *parce que* ce phénomène signifie quelque chose à nos yeux et qu'on se demande quoi, pour commencer, que des idées nous viennent à l'esprit.

C'est un bon commencement : sans du sens à chercher et espérer trouver, puis constater qu'on trouve quelquefois, on meurt comme humain. Que tout soit planifié en vue d'un but clairement énoncé devant être atteint ou que les phénomènes imprévisibles soient considérés comme perturbant l'efficacité d'une intervention, il n'y a plus de place pour expérimenter, inventer, découvrir ! Mais le sujet même sur lequel s'est portée cette deuxième journée de formation du C.R.E.A.I.S, la vitalité de ce qui se passait dans les ateliers et l'extrême attention des participants aux séances plénières sont...des signes parlants ! J'espère ne pas avoir mal interprété, mais il y a des M.A.S. et des F.A.M. ou ce peut être une vie que d'y vivre.